

Trois jeunes créateurs Gauthier-Mitchell, Charpentier, Moffat

Pierre Vallières

Volume 19, Number 77, Winter 1974–1975

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55138ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Vallières, P. (1974). Trois jeunes créateurs : Gauthier-Mitchell, Charpentier, Moffat. *Vie des Arts*, 19(77), 32–35.

Trois jeunes créateurs: Gauthier-Mitchell, Charpentier, Moffat

Pierre VALLIÈRES, né à Montréal en 1938, s'intéresse activement aux divers aspects de la vie artistique et littéraire ainsi qu'aux questions sociales et politiques. Journaliste au *Devoir*, auteur de *Nègres blancs d'Amérique* et de *L'Urgence de choisir*, il est, depuis la rédaction de cet article, devenu également codirecteur de la nouvelle galerie La Relève.

Pierre VALLIÈRES

Depuis quelques années au Québec — sous l'influence d'une certaine critique, motivée davantage par une mode théorique que par le souci de dévoiler, dans sa diversité et dans sa liberté, ce qui se fait, tout ce qui se fait, — la jeune génération artistique, dans le domaine des arts plastiques, a été identifiée arbitrairement aux seuls adeptes de l'anti-art et de l'art conceptuel. Pourtant, au Québec en tout cas, la majorité des jeunes créateurs privilégie, qu'ils soient figuratifs ou abstraits, la rigueur plastique alliée à un certain lyrisme, et cela dans le but d'exprimer totalement une sensibilité qui s'accommode mal de toute forme de dogmatisme.

D'ailleurs, y a-t-il chose plus étrangère à la création que le dogmatisme? Or, de nos jours, on veut souvent nous faire croire que le seul art valable est celui qui cadre bien avec les théories de la table rase et du refus de l'émotion. Comme si la vibration des sens devait être exclue de l'art au profit du jeu désincarné des concepts. Comme si l'art avait pour fonction, non de nous *apprendre à vivre*, mais plutôt de nous enseigner à perdre toute réalité dans le néant des acrobaties conceptuelles. Heureusement, même s'ils sont très souvent et injustement maintenus en marge par la critique bien-pensante, la majorité des jeunes créateurs québécois refusent de se laisser enfermer et assassiner dans le carcan des théories linéaires, manichéennes, commandées par calculatrices électroniques. Ils se laissent emporter plutôt par la poésie et ils ne cessent de redécouvrir l'importance fondamentale du dessin comme support du langage plastique.

Sur ce plan, l'œuvre de Louise Gauthier-Mitchell commence à s'imposer, même si cette artiste a tenu peu d'expositions jusqu'à maintenant. On peut dire que, depuis Gécin, rares sont les artistes qui maîtrisent le dessin avec autant d'aplomb et d'imagination et qui, en même temps, expriment un univers aussi particulier et aussi riche. Les dessins de Louise Gauthier-Mitchell sont tracés d'un doigt sûr, incisif, gouailleur et qui laisse peu de place au mensonge ou à la dérobade. En même temps, ils sont ouverts sur le temps et l'espace. Contrairement aux dessins de Gécin, ils n'expriment pas une réalité introvertie et bloquée dans une impasse, mais un destin de femme en possession de ses moyens, et décidée à les exploiter jusqu'au bout.

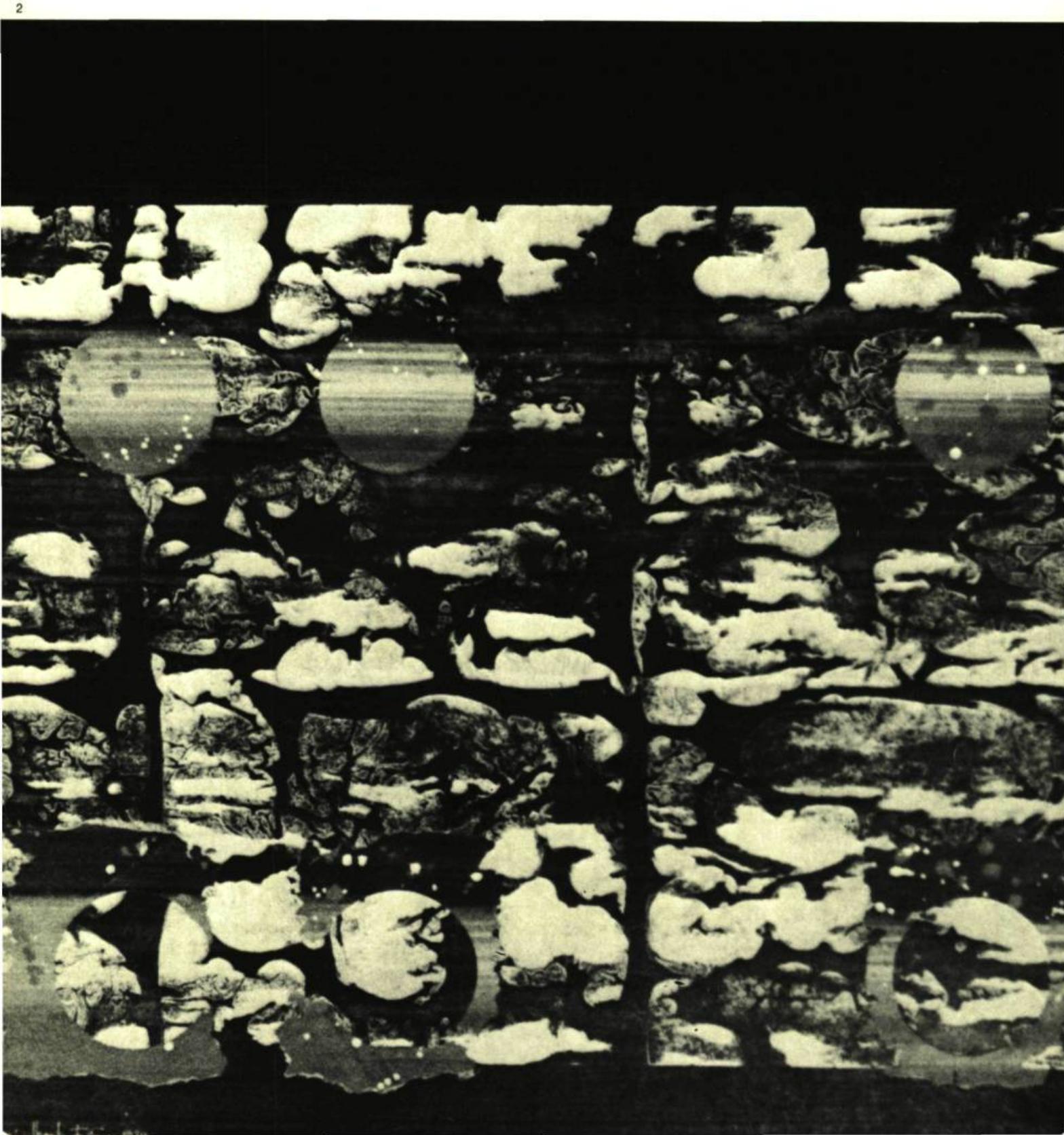
La coïncidence de l'habileté technique et de l'émotion vécue confère à chaque dessin de Louise Gauthier-Mitchell une beauté et une charge émotive qui, sous le couvert de l'ironie, et parfois de la farce, placent le spectateur en présence d'un onirisme puissant et sous les apparences d'un décor abstrait proche du cirque et du charleston, libéré de toute référence anecdotique. L'univers des années 20 n'a-t-il pas servi d'ailleurs à exprimer, au plan universel, la sensibilité de notre époque, ses espoirs et ses déboires, qu'il s'agisse de Chaplin, de Dietrich ou de Lautrec? Louise Gauthier-Mitchell puise dans les landaus, carrosses, cadrans, téléphones et cages d'autrefois, le paysage par lequel, dans le temps et l'espace, elle porte au niveau de l'universel, l'émotivité, la recherche, le vécu de la femme (et de l'homme) d'aujourd'hui. S'agit-il de la femme et du mâle québécois, ou plus simplement de l'être humain?

Il serait hasardeux de réduire les dessins de Louise Gauthier-Mitchell à des références localisées, car elle puise dans le quotidien la matière d'une création qui, lucidement, se veut purement plastique. Ce faisant, elle affronte un défi de taille: atteindre à l'expression univer-



1. Louïsette GAUTHIER-MITCHELL
Voyage, sixième classe, 1972.
Encre sur papier; 46 cm. x 61.
(Phot. Benoît Champroux)

2. Louis CHARPENTIER
Novembre, 1974.
Collage polymère; 61 cm. x 61.
(Phot. Louis Charpentier)



selle de la sensibilité contemporaine, féminine et plus simplement humaine, à travers une figuration d'une autre époque n'ayant rien à voir avec la nostalgie du passé, mais qui, au contraire, a été choisie pour dire le présent et pour le transgresser. Cette figuration époustouflante est, d'autre part, dominée complètement par la femme, dont l'onirisme est omniprésent, et qui relègue le mâle au rôle d'accessoire, d'oiseau dont on s'amuse et qu'on place en cage. L'homme est objet pour la femme autant que la femme l'est pour l'homme. Mais ici, c'est la femme qui est mise en question . . . par une femme.

L'univers plastique de Louise Gauthier-Mitchell, fait d'encre noire et blanche, possède une unité qui, avec les années, devrait s'imposer à l'extérieur du pays comme l'expression d'un talent considérable et d'une poésie dont plusieurs ont perdu, hélas, le souvenir et le besoin. L'art de Louise Gauthier-Mitchell fait penser spontanément à certains dessins tchèques et polonais dans lesquels la fable constitue le moyen privilégié de dire

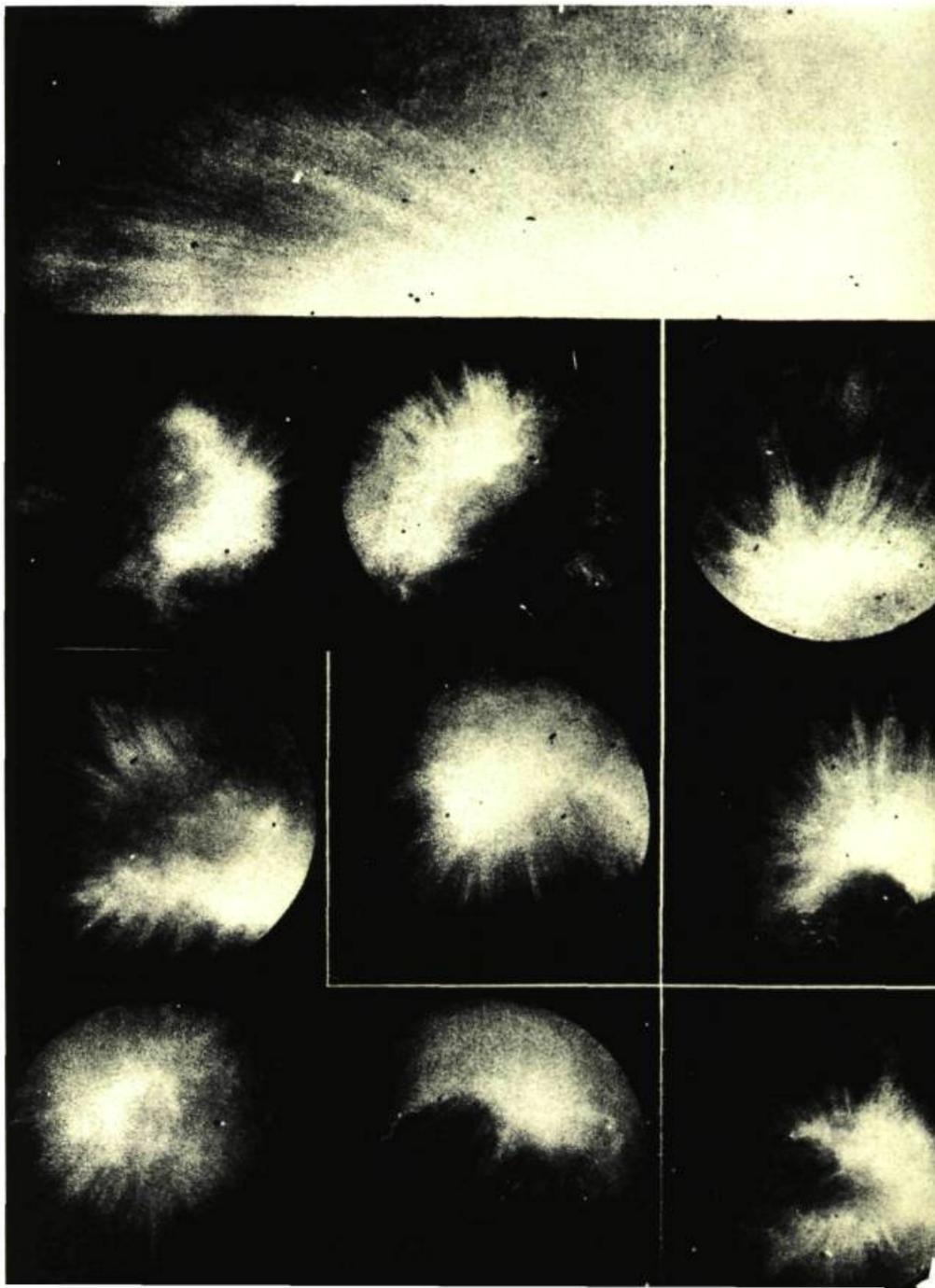
l'homme en profondeur. La fable élaborée depuis quelques années par Louise Gauthier-Mitchell a de bonnes chances de se comparer un jour aux grands mythes de l'art et de la littérature. Pour cela, il ne lui reste qu'à continuer, qu'à aller jusqu'au bout d'elle-même, sans concession et avec la même rigueur que celle qui caractérisait en juin dernier son exposition au 2020 de la rue Université, sa seule exposition particulière jusqu'à maintenant.

L'univers plastique d'un Louis Charpentier est tout autre, même si la sensibilité qui lui sert de base est tout aussi profonde. Alors que Louise Gauthier-Mitchell ne recule devant aucune fantaisie ni aucune exubérance, Louis Charpentier construit patiemment son œuvre avec la pudeur la plus farouche, sans aucune forme de figuration ni même la moindre allusion au monde qui l'entoure. C'est la sensibilité à l'état pur qui, pour être perçue, exige un regard contemplatif, capable de vibrer aux seules couleurs sans autre support que les formes abstraites qui s'y organisent pour le plaisir de voir plutôt que pour celui de dire.

Charpentier réalise des collages à partir, principalement, de tissus à tentures et de papiers d'emballage qui, par l'acrylique, sont noyés dans un espace organique, à la fois impressionniste et abstrait. La technique du collage est utilisée pour la réalisation, non pas de ce qu'il est convenu d'appeler un *montage*, mais au contraire d'un tableau possédant sa vie propre et dont les matériaux ne se laissent guère deviner. Ces matériaux sont d'ailleurs souvent déchirés, effilochés ou découpés, ne laissant que leurs empreintes sur le canevas. Jamais le tissu ou le papier ne viennent se substituer à la composition d'ensemble. Le matériau demeure secondaire.

La technique du collage a rarement été utilisée à un niveau comparable d'organisation plastique de l'espace pictural et à un niveau tel d'abstraction. On a déjà vu cette technique servir de support à des productions et des compositions hétéroclites. Chez Charpentier, rien de tel. Le collage, comme pour d'autres le dessin, demeure au service d'une composition organique et cohérente qui, d'année en

3. Normand MOFFAT
Parachèvement, 1974.
Huile sur toile.
(Phot. Alain Renaud)



année (depuis 1969, en particulier), s'enrichit dans l'approfondissement d'une démarche de longue durée plutôt que par la multiplication des *expériences*. Construite avec rigueur et exigence, l'œuvre de Louis Charpentier n'est pas des plus accessibles. Elle existe et elle vit pour le silence qui l'a fait naître.

Elle se fait, d'ailleurs, plus abstraite aujourd'hui qu'il y a un an ou deux. La lumière, par une plus grande utilisation du blanc, envahit davantage ses derniers tableaux, alors que les plus anciens étaient dominés par les couleurs sombres et une plus grande utilisation des tissus à tenture. On sent maintenant chez Charpentier une volonté de dépouiller le tableau à l'extrême de tout ce qui n'est pas vibration de la lumière. A cet égard, *L'hiver à tous les futurs* et *Novembre*, réalisés en 1974, indiquent une volonté de libérer le tableau de toute forme d'anecdote involontaire ou de hasard, de laisser la lumière libre d'organiser l'espace qui se construit.

Depuis cinq ans, ni les structures ni même les couleurs n'ont varié brutalement d'un ta-

bleau à l'autre. Il n'y a eu ni rupture ni dispersion, mais plutôt continuité, approfondissement, organisation patiente d'un itinéraire qui, de toute évidence, n'atteindra sa limite qu'avec la fin de l'œuvre elle-même. Ce n'est pas pour demain.

Un autre jeune peintre abstrait, Normand Moffat, poursuit, presque incognito, une œuvre autonome qui, si elle n'a pas encore donné toute sa mesure (et c'est tant mieux), possède une force d'expression que plusieurs de ses aînés pourraient lui envier.

Depuis l'École des Beaux-Arts, trois couleurs dominent chez lui: le brun, le doré et, un peu, le noir. Ses huiles, d'une luminosité exceptionnelle, sont de vastes agencements de cercles, de courbes et de carrés. La vibration des surfaces et leur irradiation coïncident avec une sensibilité aiguë à l'extrême et axée, avec tension, sur les palpitations permanentes de la matière lumineuse.

La lumière et les sens ne font qu'un. Influencé par Dalí (au niveau de la couleur principalement), Moffat peignait il y a deux ou trois ans

des personnages dignes d'un Goya. Son univers choquait, et on ne se gêna pas pour le lui dire. Aujourd'hui, l'abstraction est autant pour lui une protection contre *l'autre* («L'enfer, c'est les autres») qu'un besoin de reproduire presque fanatiquement les moindres vibrations de la lumière.

Jusque dans l'abstraction la plus totale, les toiles de Normand Moffat conservent et expriment les mystères, les tourments, les tempêtes d'un mystère intuitif, ontologique, qui oblige celui qui regarde avec attention à s'attarder de l'autre côté des formes et des couleurs, de l'autre côté de la lumière même, pour y découvrir la charge d'émotion et de folie qui, derrière l'ordre formel, n'attend que l'occasion de frapper en plein cœur.

Louissette Gauthier-Mitchell, Louis Charpentier, Normand Moffat: trois créateurs qui, avec d'autres dont nous parlerons, démontrent par leur travail que l'art au Québec n'est pas à la veille de mourir, Dieu merci.

S

